

**Le Musée de l'Impératrice du Château de Compiègne
rouvre ses portes à partir du 16 mars 2022**



Émile Defonds, *L'Impératrice Eugénie à Biarritz*, 1858, huile sur toile,
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / J.G. Berizzi

Sommaire

Communiqué de presse	3
Au cœur de la mémoire de la famille impériale	5
Un musée d'atmosphère.....	6
Les acteurs du projet.....	7
Repères chronologiques.....	8
La famille impériale	9
Des « Séries » de Compiègne aux musées du Second Empire.....	10
Les collections : thèmes et temps forts.....	11
Un livre pour prolonger la visite	17
Extraits du livre <i>L'Impératrice Eugénie. Collections du Château de Compiègne</i>	18
Programmation culturelle.....	26
Sélection de visuels.....	29

Compiègne, le 1^{er} février 2022
Communiqué de presse

Le Musée de l'Impératrice du Château de Compiègne rouvre ses portes à partir du 16 mars 2022

Dès le 16 mars, les visiteurs pourront à nouveau découvrir ce musée dédié à l'impératrice Eugénie, à son époux, Napoléon III, et à leur fils, le Prince impérial.

UNE ÉMOUVANTE COLLECTION DE SOUVENIRS

Le Musée de l'Impératrice conserve l'ensemble le plus important de souvenirs de la dernière famille régnante française au niveau national et international. Créé au début des années 1950 à partir d'une collection privée donnée à la Ville de Compiègne, celle du docteur François Ferrand, il a notamment été enrichi d'un fonds constitué dans l'Entre-deux-guerres au musée national du château de Malmaison avec l'aide de membres de l'entourage de l'impératrice Eugénie.

Beaucoup des objets présentés proviennent de l'Impératrice elle-même. En effet, elle avait, selon ses propres termes, « la religion des souvenirs ». Jusqu'à sa mort, elle a gardé des objets lui rappelant les heures gaies ou sombres de sa vie d'épouse, de mère et de souveraine. Certains ont été donnés à des proches de son vivant. D'autres ont été dispersés après sa mort en 1920 ou sont restés dans la famille. En 1979, le prince Napoléon et sa sœur, la comtesse de Witt, ont ainsi donné à l'État français les reliques de la mort du Prince impérial au Zoulouland en 1879, pieusement rassemblées par l'Impératrice.

Les collections du Musée de l'Impératrice sont très variées (tableaux et sculptures, mobilier, vêtements et objets personnels, dessins, estampes et photographies). Elles permettent de découvrir la vie d'un couple hors du commun et d'un héritier au destin tragique. De la gloire à l'exil, le visiteur est invité à marcher sur les pas de ces personnalités qui ont fait l'Histoire, en entrant dans leur intimité.



Eugène Disdéri,
La Famille impériale en tenue de ville,
1858

UNE AMBIANCE D'ÉPOQUE, UNE ATMOSPHÈRE INTIME

Depuis sa création, le Musée de l'Impératrice expose les souvenirs de la famille impériale dans une ambiance d'époque propice à un émouvant voyage dans le temps. La rénovation des salles a permis de rendre son éclat à cette muséographie intimiste. Riches tentures murales, papiers peints et décors raffinés offrent un magnifique écrin aux collections présentées, créant dans chaque espace une atmosphère particulière en accord avec celles-ci. La salle consacrée à la mort du Prince impérial accueille en revanche un mobilier muséographique résolument contemporain pour permettre aux nombreux objets qui racontent cet événement de dialoguer librement.

Le parcours a également été repensé. L'accrochage d'ouverture met l'accent sur la vie et sur la personnalité de l'impératrice Eugénie, en écho à la biographie richement illustrée, *L'Impératrice Eugénie. Collections du château de Compiègne*, parue en 2020 chez Flammarion, à l'occasion du centenaire de sa disparition.

L'UN DES FLEURONS D'UN HAUT-LIEU DU SECOND EMPIRE

Au Château de Compiègne, le Musée de l'Impératrice s'inscrit dans un ensemble patrimonial exceptionnel, où l'évocation du Second Empire occupe une place privilégiée. La visite du musée peut être complétée par celle des appartements historiques (appartements de l'Empereur et de l'Impératrice), dont plusieurs salons témoignent de la vie de cour à l'époque de Napoléon III et des célèbres « Séries » de Compiègne. Un appartement d'invités soigneusement restitué permet de découvrir le cadre où évoluaient les personnalités conviées à séjourner auprès des souverains. Quant aux très riches collections du Musée du Second Empire, elles illustrent le faste du règne et son foisonnement artistique. La réouverture du Musée de l'Impératrice marque une nouvelle étape dans la remise en valeur d'une période longtemps méprisée et aujourd'hui encore méconnue.

« *Beaucoup des souvenirs de la famille impériale se trouvent dans ce musée que nous rouvrons. Savoir qu'Eugénie a gardé précieusement chaque objet jusqu'à son dernier souffle rend ce musée extrêmement émouvant. Je suis très honoré et heureux de pouvoir lui redonner la place qu'il mérite au sein du Château de Compiègne et plus largement au sein des collections françaises* » déclare Rodolphe Rapetti, directeur des Musées et domaine nationaux des Châteaux de Compiègne et Blérancourt.

AU CŒUR DE LA MÉMOIRE DE LA FAMILLE IMPÉRIALE

À l'origine du Musée de l'Impératrice se trouve la collection formée par le docteur François Ferrand. Dentiste de son état, créateur de la société des dentifrices Bi-oxyne et de la parfumerie Agnel, le docteur Ferrand se passionna pour les souvenirs de l'impératrice Eugénie et du Prince impérial. Il put notamment acquérir des objets dispersés lors des ventes après décès de l'Impératrice organisées en 1927 en Angleterre. Pour les présenter, il aménagea une maison à Pierrefonds, village de la forêt de Compiègne cher au cœur du couple impérial. Ce lieu ouvert au public en 1936 fut baptisé « musée de l'Impératrice, comtesse de Pierrefonds », en mémoire du pseudonyme adopté par la souveraine lorsqu'elle voyageait incognito.

En 1950, François Ferrand décida, en accord avec son épouse, de donner sa collection à la Ville de Compiègne. Elle fut immédiatement déposée au musée national du château et présentée dans des salles nouvellement aménagées, qui formèrent le musée de l'Impératrice. Ancienne résidence impériale, célèbre pour les « Séries » qui s'y tinrent, le château de Compiègne était tout désigné pour abriter un tel ensemble. Un musée Napoléon III y avait été créé dans l'Entre-deux-guerres. La dimension sentimentale de la collection Ferrand trouvait un écho tout particulier en ces murs, car c'est là que le couple impérial vécut certaines de ses plus belles heures. En décembre 1852, après une promenade dans le parc du château, pendant laquelle la comtesse de Teba s'était extasiée devant un trèfle couvert de rosée, l'Empereur fit chercher à Paris un trèfle d'émeraudes et de diamants et le lui offrit en gage d'attachement. Ce cadeau romantique prélude à l'annonce de leur mariage, puis l'Impératrice porta ce bijou chaque jour jusqu'à la mort de son époux. Très attachée au palais de Compiègne, la souveraine déchue y revint à deux reprises, en 1881 puis en 1910. Elle fut saisie par l'émotion dans la pièce où avait joué son fils, disparu tragiquement en 1879.

La création du Musée du Second Empire en 1953 conforta l'approche intimiste privilégiée au Musée de l'Impératrice. Les collections s'enrichirent à cette occasion d'un très important dépôt du musée de Malmaison, qui comportait de nombreux souvenirs provenant de l'entourage impérial. Le château fit également des acquisitions remarquables. Ainsi les descendants du docteur Corvisart, médecin personnel de Napoléon III, donnèrent-ils divers objets ayant appartenu au Prince impérial et à sa mère, ainsi que le calcul extrait de la vessie de l'Empereur, témoin éloquent de la maladie qui causa sa mort. En 1979, un important ensemble patrimonial entra dans les collections nationales grâce à la générosité du prince Napoléon et de sa sœur, la comtesse de Witt. Des souvenirs pieusement conservés par l'impératrice Eugénie, en particulier ceux ayant trait à la mort du Prince impérial au Zoulouland, purent ainsi rejoindre le château de Compiègne.

Le Musée de l'Impératrice rénové reste fidèle à son identité : l'évocation de la vie des souverains, aux temps fastes du règne comme dans l'exil. À ce titre, il offre une leçon d'histoire à taille humaine. Petits et grands peuvent se projeter dans le destin d'une famille exceptionnelle, et pourtant semblable à bien d'autres dans ses joies et ses tourments.



Vue de la loge 1 (détail)

Les souvenirs de l'Impératrice :
corsage et chaussures portés lors de son mariage, moulage
de la main du Prince impérial enfant, photographie de sa
sœur sur son lit de mort

© Château de Compiègne / C. Schryve

UN MUSÉE D'ATMOSPHÈRE

Le Musée de l'Impératrice est installé au bel étage du château, dans l'aile Ouest de la façade sur la ville. Il occupe d'anciens appartements d'invités desservis côté cour par un grand couloir. Aux pièces principales donnant sur la place d'armes, étaient associés des espaces beaucoup plus exigus qui servaient de garde-robe ou de chambre de domestique. En 1951, la distribution originale a été conservée et les murs ont été revêtus de tentures dans le goût du Second Empire. Les petits espaces ont été transformés en « loges », des pièces-vitrines où ont été mis en scène mobilier, objets et vêtements.

Ce musée possédait un charme suranné qui n'était pas le moindre de ses attraits. Il était cependant nécessaire de moderniser et de mettre aux normes les équipements techniques et de renouveler les décors, bien défraîchis. La rénovation a été conduite dans le respect de l'esprit des lieux. Deux des pièces principales ont été tendues de damas « grand arbre », un motif fleuri en usage sous le Second Empire dans les résidences impériales, notamment à Compiègne. Dans les loges, un effort particulier a été fait pour créer des ambiances historiques. Papier peint imprimé à la planche, à capitons ou à grands bouquets, décors peints inspirés de modèles d'époque repérés dans les anciens appartements du château, tableaux accrochés sur des cordons en passementerie : chacune de ces petites pièces évoque une période et une atmosphère, en lien avec les collections qui y sont exposées.

La salle consacrée à la mort du Prince impérial en 1879 au Zoulouland rompt avec ce parti-pris général. Elle a bénéficié d'une muséographie résolument contemporaine, qui instaure un sobre dialogue entre les différents objets témoins de cet événement. Il appartient au visiteur de les examiner comme des documents historiques ou de se laisser émouvoir par les reliques d'une tragédie familiale.

Les riches collections d'arts graphiques des Musées du Second Empire ne bénéficiaient pas jusqu'ici d'un espace adapté à leur présentation. Une des salles du musée de l'Impératrice leur sera désormais dévolue. Le premier accrochage rassemble une sélection de photographies de l'impératrice Eugénie, dont trois chefs-d'œuvre de Gustave Le Gray : les portraits qu'il fit d'elle à Saint-Cloud en 1856, dans la toilette qu'elle avait portée pour le baptême du Prince impérial.



Vue de la loge 4 (détail) : la garde-robe de l'impératrice Eugénie :
Sur la cheminée, *Le Prince impérial et le chien Néro*, d'après Jean-Baptiste Carpeaux
© Château de Compiègne / C. Schryve

LES ACTEURS DU PROJET

MUSÉES ET DOMAINE NATIONAUX DES CHATEAUX DE COMPIÈGNE ET BLÉRANCOURT

- Rodolphe Rapetti, directeur
- Vincent Lubart, secrétaire général
- Laure Chabanne, conservateur en chef du Patrimoine, musées du Second Empire
- Laurent Cardine, chef du service des travaux et des ateliers muséographiques
- Amélie Fluhr, chef du service culturel par intérim
- et les équipes du château de Compiègne

RÉNOVATION DES ESPACES

Maîtrise d'œuvre

- Agence MAW - Philippe Maffre, architecte DPLG, architecte du patrimoine et muséographe

Entreprises de bâtiment

- BSV
- DLB
- ENRRI
- SEDD
- Thomann-Hanry

Fournisseurs

- Atelier d'Offard
- Bourgeois diffusion
- Declercq passementiers
- Froca
- Passementerie Verrier
- Tassinari et Châtel
- Zuber

AMÉNAGEMENT MUSÉOGRAPHIQUE DE LA SALLE DE LA MORT DU PRINCE IMPÉRIAL

- Flavio Bonucelli, scénographe
- Xilografia

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

20 avril 1808	Naissance de Charles Louis Napoléon Bonaparte, dit Louis-Napoléon Bonaparte, futur Napoléon III
5 mai 1826	Naissance d'Eugénie de Guzmán Palafox y Portocarrero, dite Eugénie de Montijo
10 décembre 1848	Élection du prince Louis-Napoléon Bonaparte comme président de la République au suffrage universel masculin avec 75% des voix.
2 décembre 1851	Un coup d'État permet au Prince-Président de se maintenir au pouvoir.
2 décembre 1852	Louis-Napoléon Bonaparte rétablit l'Empire et prend le nom de règne de Napoléon III.
30 janvier 1853	Napoléon III épouse Eugénie de Guzman, comtesse de Teba.
16 mars 1856	Naissance du Prince impérial
1856	Début des « Séries » de Compiègne
2 septembre 1870	Napoléon III capitule à Sedan.
4 septembre 1870	Proclamation de la III ^e République à Paris
9 janvier 1873	Mort de Napoléon III à Chislehurst (Angleterre)
1 ^{er} juin 1879	Mort du Prince impérial au Zoulouland
11 juillet 1920	Mort de l'impératrice Eugénie à Madrid
1931	Ouverture d'un premier musée consacré au règne de Napoléon III au château de Compiègne
1951	Installation du Musée de l'Impératrice
1953	Création du Musée du Second Empire

LA FAMILLE IMPÉRIALE

NAPOLÉON III

Neveu de Napoléon I^{er}, Louis-Napoléon Bonaparte (1808-1873) grandit en exil en Suisse auprès de sa mère, la reine Hortense (Hortense de Beauharnais, fille de l'impératrice Joséphine). Sous la monarchie de Juillet, il tente deux coups d'État, à Strasbourg (1836) puis à Boulogne-sur-mer (1840). Emprisonné au fort de Ham, il s'en évade en 1846 et se réfugie en Angleterre. Revenu en France à la faveur de la révolution de 1848, il est élu président de la République en décembre de la même année. Il se maintient au pouvoir par le coup d'État du 2 décembre 1851, puis rétablit l'Empire un an plus tard. Napoléon III place son règne sous le signe de la prospérité économique. Auteur de *L'Extinction du paupérisme*, ouvrage paru en 1844, il manifeste un vif intérêt pour les questions sociales et ouvrières. Sur le plan diplomatique, il entend redonner à la France un rôle majeur et défend le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. La guerre de Crimée (1854-1856), où la France est alliée à l'Angleterre, puis la campagne d'Italie (juin 1859) qui chasse les Autrichiens de l'Italie du nord, sont des succès. L'intervention française au Mexique est en revanche calamiteuse. En 1870, Napoléon III, affaibli par la maladie, se laisse entraîner sans conviction dans la guerre franco-prussienne. Le 2 septembre 1870, il doit capituler à Sedan, provoquant la chute du régime. Exilé en Angleterre, il décède le 9 janvier 1873 après deux tentatives d'extraction d'un calcul vésical (maladie de la pierre).

L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

Eugénie de Guzmán Palafox y Portocarrero (1826-1920), dite Eugénie de Montijo, épouse Napoléon III en janvier 1853. Elle a séduit l'Empereur par sa grande beauté mais aussi par sa personnalité, car elle est intelligente, énergique et courageuse. Eugénie est la maîtresse de maison des « Séries » organisées au palais de Compiègne, dont elle renouvelle l'ameublement au lendemain de son mariage et jusqu'à la chute du régime impérial. Elle contrôle avec soin les listes d'invités et veille au bon déroulement du séjour. Les plus privilégiés sont admis à prendre le thé l'après-midi avec elle dans son salon et à bénéficier ainsi de sa conversation animée dans un cadre constituant l'un des meilleurs exemples de son goût personnel.

Après la chute du régime impérial en 1870 et jusqu'à sa disparition, en 1920, l'impératrice Eugénie vit en exil en Angleterre. Après la mort de son mari, puis de son fils, le Prince impérial, elle revient visiter anonymement son ancien palais de Compiègne à deux reprises, en 1881 et en 1910.

LE PRINCE IMPÉRIAL

Le Prince impérial, Napoléon Eugène Louis Jean Joseph Bonaparte (1856-1879), connaît un destin tragique. Enfant espiègle et intrépide, il est élevé avec affection et fermeté par l'impératrice Eugénie. La guerre franco-prussienne met brutalement fin à cette enfance insouciante. En juillet 1870, le Prince suit courageusement son père sur les champs de bataille de l'Est de la France. La situation devenant critique, il doit bientôt s'en séparer et rejoindre l'Angleterre en passant par la Belgique. Il s'installe avec sa mère près de Londres, où Napoléon III les retrouve quelques mois plus tard. Après la mort de l'Empereur en janvier 1873, tous les espoirs du parti bonapartiste reposent sur les épaules du Prince, qui se forme pour acquérir la stature d'un chef militaire et d'un homme d'État. C'est pour illustrer son nom qu'il part en 1879 au Zoulouland combattre dans l'armée britannique, mais il y trouve la mort le 1^{er} juin 1879 dans une embuscade.

DES « SÉRIES » DE COMPIÈGNE AUX MUSÉES DU SECOND EMPIRE

Dans l'histoire du château de Compiègne, le Second Empire fut l'une des périodes les plus brillantes. Les « Séries » organisées presque chaque année à l'automne, de 1856 à 1869, en firent l'un des foyers principaux de la vie de cour sous Napoléon III. La résidence se transformait en une sorte de grand hôtel pour accueillir pendant cinq à six semaines une centaine d'invités par semaine (ou « série »), choisis parmi les élites politiques, économiques et intellectuelles du pays. Participer à une série était un honneur très recherché, car il offrait l'opportunité exceptionnelle de côtoyer les souverains, de leur être présenté et de leur parler. Le savant Louis Pasteur, l'écrivain Gustave Flaubert, le compositeur Giuseppe Verdi ou le sculpteur Jean-Baptiste Carpeaux passèrent ainsi quelques jours auprès d'eux à Compiègne.

Aujourd'hui, plusieurs pièces des appartements historiques, le salon des Cartes, le salon de Famille et le salon de Thé de l'impératrice Eugénie, gardent trace de ces séjours impériaux. Meublées et décorées comme elles l'étaient sous le Second Empire, elles plongent le visiteur dans l'atmosphère des Séries. Un appartement d'invités, restitué avec soin, permet par ailleurs de voir comment étaient logés les participants.

En souvenir de ces heures où Compiègne était le cœur battant de l'Empire, deux espaces muséographiques dédiés au règne de Napoléon III ont également été créés au château : le musée du Second Empire et le musée de l'Impératrice. Établi dans des espaces autrefois dévolus à l'accueil des invités de marque, le musée du Second Empire évoque l'histoire du régime et ses fastes, ainsi que le goût des souverains. Les importantes collections de peintures, de sculptures et d'objets d'art comptent notamment une série exceptionnelle de portraits, dont la célèbre toile de Franz Xaver Winterhalter *L'Impératrice Eugénie entourée des dames de sa cour*, ainsi qu'un remarquable ensemble de sculptures de Jean-Baptiste Carpeaux, dont le plâtre original de son chef-d'œuvre, *Ugolin et ses enfants*. Installé dans des appartements d'invités aux volumes plus intimes, le musée de l'Impératrice est dédié aux souvenirs de la famille impériale. Il invite à découvrir la vie de Napoléon III, de l'Impératrice et de leur fils, le Prince impérial, de la gloire à l'exil.

LES COLLECTIONS : THÈMES ET TEMPS FORTS

UN MARIAGE INATTENDU

Le premier évènement raconté par les collections du Musée de l'Impératrice, au croisement de l'Histoire et de la vie intime des souverains, est leur mariage. Quelques objets se rattachent au passé de Louis-Napoléon Bonaparte, notamment à sa mère, la reine Hortense, mais c'est son union avec la comtesse de Teba, connue en France sous le nom d'Eugénie de Montijo, qui offre le véritable point de départ. Si le trèfle qu'il lui offrit à Compiègne est aujourd'hui perdu, d'autres souvenirs témoignent des débuts d'un mariage qui surprit les contemporains. Leur rencontre eut lieu en 1849, peu après l'élection de Louis-Napoléon à la présidence de la République. Après le rétablissement de l'Empire, en décembre 1852, il décida d'épouser la belle Espagnole, en dépit des conseils de son entourage qui souhaitait une alliance avec une princesse étrangère pour asseoir la légitimité du régime né du coup d'État. Ce choix ne manquait pas d'audace. L'Empereur le justifia dans un étonnant discours aux corps constitués, où il mit en avant les qualités insignes de la jeune fille. Le mariage civil fut célébré le 29 janvier 1853 aux Tuileries, puis la cérémonie religieuse eut lieu le lendemain à Notre-Dame de Paris. Ces moments furent à la fois exaltants et éprouvants pour Eugénie. Considérée par beaucoup comme une aventurière, elle demeura en butte à une certaine hostilité de la part de la famille de l'Empereur, en particulier de son cousin, le prince Napoléon.



1. Philippe Prochetto, dit Prochet (1825-1890), Bracelet-ruban formé de médaillons représentant la famille impériale, or ciselé, émail, miniatures sur émail, 3,5 x 22 cm, vers 1855, cadeau de Napoléon III à son épouse, dépôt du musée national du château de Malmaison, inv. MMPO 2097.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / G. Blot
2. Boléro andalou, drap marron, applications de drap de différentes couleurs, soutaches, passementerie, porté par la comtesse de Teba en 1849, inv. C.34.010.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / S. Maréchalle
3. Livre d'heures d'après les manuscrits de la Bibliothèque royale, Paris, Engelmann et Graf, 1846-1849, reliure de velours rouge, ornements sculptés en buis attribués à Michel Liénard, doublure de moire rouge, ouvrage offert à la comtesse de Teba par Napoléon III, inv. C.2016.001. Sur la page de garde, note de la main de l'Empereur, le 2 décembre 1852 : « Mon Dieu, si vous me protégez, rendez-la heureuse. »
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / S. Maréchalle
4. Eugène Lami (1800-1890), *Mariage civil de Napoléon III aux Tuileries*, aquarelle, 35,5 x 51 cm, 1853, inv. C.2003.007.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / F. Raux

EUGÉNIE, IMPÉRATRICE ET FEMME

Née à Grenade en 1826, l'impératrice Eugénie avait grandi principalement en Espagne. À l'âge de treize ans, elle avait perdu son père adoré, ancien officier des armées napoléoniennes. Avec sa mère, la comtesse de Montijo, ses relations étaient souvent difficiles. Elle vouait en revanche un attachement profond à sa sœur, Paca, épouse du duc d'Albe. La mort prématurée de celle-ci, en septembre 1860, fut l'un des grands drames de sa vie.

De la période de l'Empire sont conservés des tableaux et des estampes évoquant la vie publique de l'Impératrice : voyages officiels, bals et sorties, œuvres de charité. Il existe aussi d'elle de nombreux petits portraits photographiques, où elle apparaît en simple toilette de ville, souvent le visage figé et l'air mélancolique. Une série de photographies de Gustave Le Gray, où elle pose en tenue de cour, rend mieux justice à sa beauté singulière. Ces images ont souvent fait oublier le tempérament énergique et romantique de la femme. Elle aimait monter à cheval - c'était une excellente cavalière -, nager, se promener en pleine nature et faire du bateau, occupations auxquelles elle s'adonnait notamment chaque été dans sa résidence de Biarritz. Elle raffolait aussi des bals costumés, se travestissant en dame juive, en dogaresse du XVI^e siècle ou encore en Marie-Antoinette. La décoration intérieure était son "dada favori", selon l'expression d'un contemporain. L'impératrice Eugénie était également réputée pour son élégance. Les collections du musée comportent un ensemble exceptionnel de vêtements et accessoires lui ayant appartenu : corsages de bal, tenues de sport, lingerie, chaussures.



1. Éventail, orfèvrerie, perles, verroterie, plumes d'autruche, 55 x 40 cm, 1860, offert à l'impératrice Eugénie par les dames juives d'Alger en septembre 1860, inv. FPN 4432.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / F. Raux
2. Gustave Le Gray (1820-1884), *L'Impératrice Eugénie agenouillée sur un prie-dieu à Saint-Cloud*, photographie sur papier salé encaustiqué, été 1856, 22,9 x 29,7 cm, inv. C.71.153.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / F. Raux
3. Tenue d'amazone d'été, toile blanche, boutons en nacre, portée par l'impératrice Eugénie dans les années 1850, collection Ferrand, dépôt de la Ville de Compiègne, inv. IMP 806.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / J.-M. Anglès
4. Émile Defonds, peintre et photographe actif sous le Second Empire, *L'Impératrice Eugénie à Biarritz*, huile sur toile, 54 x 65 cm, 1858, inv. C.48.029.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / J.G. Berizzi
5. Fauteuil capitonné dit confortable, pékin de soie broché rouge et blanc à motif de pagodes chinoises, 76 x 51 x 56 cm, achat personnel de l'impératrice Eugénie sous le Second Empire, inv. [1894B] C.2764.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / S. Maréchalle
6. Mayer et Pierson, photographes, Marck, retoucheur, *L'Impératrice Eugénie en costume de dogaresse du XVI^e siècle*, épreuve sur papier albuminé retouchée à l'huile, 17,5 x 12 cm, vers 1863, inv. C.2012.009.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / S. Maréchalle

LA NAISSANCE ET L'ENFANCE DU PRINCE IMPÉRIAL

Le 16 mars 1856, l'impératrice Eugénie mit au monde un fils, le Prince impérial. Elle n'eut pas d'autre enfant car l'accouchement, très difficile, lui occasionna une fracture du bassin, dont elle garda longtemps des séquelles. Le baptême de l'héritier du trône fut célébré le 14 juin 1856 en grande pompe à Notre-Dame de Paris.

Rapidement surnommé "Loulou" par ses parents, l'enfant était d'une nature espiègle et remuante, et ses facéties faisaient sourire Napoléon III. Mère attentionnée, l'Impératrice n'oubliait pas le destin auquel il était promis et se montrait moins indulgente. Le Prince impérial reçut une éducation soignée. Initié à l'équitation dès son plus jeune âge, il participa à des revues et à des camps militaires aux côtés de son père. À la fin des années 1860, il fut davantage associé aux manifestations publiques du régime, d'autant que la santé de Napoléon III commençait à inquiéter son entourage.

Les collections comportent de nombreux souvenirs du Prince impérial, précieusement collectés et gardés par l'Impératrice elle-même ou donnés à des proches : portraits (tableaux, sculptures, photographies), vêtements et accessoires, jouets, livres et pages d'écriture.



1. Robe de bébé, linon brodé, dentelle de Valenciennes, taffetas de soie bleue, nacre, H. 53 cm, offerte au Prince impérial en 1856, inv. C.2021.004.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / S. Marechalle
2. Antoine Valentin Jumel de Noireterre (1824-1902), d'après une photographie d'Édouard Delessert (1828-1898), *Le Prince impérial enfant*, huile sur bois, 19,8 x 14,6 cm, 1862, provient des appartements de l'impératrice Eugénie aux Tuileries, inv. C.75.001.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / F. Raux
3. Voltigeur de la Garde impériale, plomb peint, socle en bois noirci, H. 11 cm, soldat de plomb du Prince impérial trouvé aux Tuileries le 4 septembre 1870, inv. C.75.002.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / F. Raux
4. Manufacture impériale de Sèvres, d'après Jean-Baptiste Carpeaux (1827-1875), *Le Prince impérial et le chien Néro*, biscuit de porcelaine, H. 41.5 cm, modèle créé en 1865, collection Ferrand, dépôt de la Ville de Compiègne, inv. IMP 188.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / S. Maréchalle

LA GUERRE, L'EXIL ET LA MORT DE NAPOLÉON III

Le 19 juillet 1870, la France déclara officiellement la guerre à la Prusse. Napoléon III fut contraint de prendre cette décision, mais il savait l'armée française insuffisamment préparée. Il dut partir au front malgré une santé chancelante, minée par de violentes crises urinaires. Le Prince impérial l'accompagna. Pour l'adolescent âgé de quatorze ans, ce fut le baptême du feu et bientôt la fin d'un monde : l'enchaînement des défaites cinglantes, la capitulation de Sedan et la chute de l'Empire, puis l'exil en Angleterre, où il retrouva sa mère qui avait pu fuir les Tuileries. Tous deux s'installèrent à Chislehurst, près de Londres, dans une propriété dénommée Camden Place. Napoléon III, gardé prisonnier en Allemagne, les rejoignit en mars 1871. Très affaibli physiquement et moralement, il se consacra à l'éducation de son fils, appelé à relever son héritage politique. En décembre 1872, des docteurs anglais diagnostiquèrent la maladie de la pierre et préconisèrent une opération immédiate. L'Empereur succomba le 9 janvier 1873, après la deuxième tentative d'extraction.

Dans les collections du musée de l'Impératrice figure notamment une pièce à conviction historique exceptionnelle : le calcul retiré de la vessie de Napoléon III (coupé en deux et incomplet). Sa grosseur laisse imaginer le calvaire qu'endura l'Empereur pendant de nombreuses années, tout en continuant à vaquer aux affaires de l'État. Cette relique étonnante a été donnée au château de Compiègne par le descendant du docteur Corvisart, médecin personnel de Napoléon III, qui participa aux opérations chirurgicales et à l'autopsie du corps.



1. Jules Lefebvre (1836-1912), *Le Prince impérial à Saint-Cloud, 17 juillet 1870*, étude de tête, huile sur toile, 56 x 46 cm, 1870, collection Ferrand, dépôt de la Ville de Compiègne, inv. IMP 765.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / D. Arnaudet
2. Calcul vésical de l'empereur Napoléon III, boule lithoïde sectionnée en deux parties, extraite de la vessie de l'Empereur, 3 x 3 cm (dimensions de l'ensemble), inv. C.49.142.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / S. Maréchalle
3. George Goodwin Kilburne (1839-1924), *La Chambre où est mort Napoléon III à Camden Place*, aquarelle et rehauts de gouache sur papier, 28,8 x 37,8 cm, 1873, inv. C.2012.007/2.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / A. Didierjean
4. James Tissot (1836-1902), *L'Impératrice Eugénie et le Prince impérial dans le parc de Camden Place*, 1874, huile sur toile, 105 x 150 cm, hiver 1874-1875, inv. C.38.2557.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / F. Raux

LA MORT DU PRINCE IMPÉRIAL

De 1872 à 1874, le Prince impérial étudia à l'académie militaire de Woolwich. Prétendant au trône de France, il était désireux d'illustrer son nom par les armes. En 1879, la reine Victoria l'autorisa à participer à la campagne menée par l'armée britannique contre les Zoulous en Afrique du Sud. L'impératrice Eugénie dut se résigner à le voir partir. Quelques semaines après son arrivée en Afrique du Sud, il effectuait une mission de reconnaissance lorsque les Zoulous attaquèrent. Alors que ses compagnons prenaient la fuite, la rupture d'une des courroies de sa selle l'empêcha de remonter à cheval. Condamné à une mort certaine – les Zoulous ne faisaient pas de prisonniers -, le Prince mourut courageusement face à l'ennemi, transpercé de dix-sept coups de sagaie. Il avait vingt-trois ans.

Les collections du musée de l'Impératrice rassemblent de nombreux objets relatifs à l'expédition du Prince au Zoulouland et à sa disparition. La plupart proviennent de l'impératrice Eugénie elle-même. En 1880, elle entreprit un voyage en Afrique du Sud pour passer la nuit anniversaire de l'attaque à l'endroit où était mort son fils. Sur place, elle fit aussi récupérer l'uniforme dont les guerriers zoulous l'avaient dépouillé, et même les sagaies qui l'avaient tué. Tous les souvenirs du drame, pieusement conservés à Farnborough Hill, dernière résidence de l'Impératrice en Angleterre, puis par la famille Napoléon, sont entrés en 1979 dans les collections nationales.



1. Paul Jamin (1853 – 1903), *Mort du Prince impérial au Zoulouland. 1^{er} juin 1879*, huile sur toile, 1882, 105 x 141 cm, dépôt du château de Versailles, inv. MV 5707.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / J. Hutin
2. Prosper d'Épinay (1836-1914), *Buste du Prince impérial mort, modello*, terre cuite, entre 1879 et 1881, présentée au Salon de 1881, inv. C.2005.010.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / D. Arnaudet
3. Selle, cuir naturel, acier, marque « Loiseau à Paris », 70 x 60 x 50 cm, utilisée par le Prince impérial pendant l'expédition du Zoulouland, inv. FPN.4611-4612-4613.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / R. Prat
4. Valise, cuir naturel, 41,5 x 54 x 40 cm, contient l'équipement emporté par le Prince impérial au Zoulouland (trousse de toilette, carte, carnets, briquet, médicaments, etc.), inv. FPN.4652.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / R. Prat

L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE DANS SA VIEILLESSE

Quelques jours après avoir appris la nouvelle de la mort de son fils, l'impératrice Eugénie écrit à sa mère : « J'ai aujourd'hui le courage de te dire que je vis encore, car la douleur ne tue pas. » Jusqu'à sa mort survenue à Madrid en 1920, elle porta le deuil de son fils et de son mari, sans perdre pour autant son énergie et sa vivacité d'esprit. Elle s'intéressa aux innovations de son temps, telles le gramophone, l'automobile ou l'avion. La petite cour de fidèles qui l'entourait comportait des jeunes gens dont elle aimait la compagnie. Amie très proche de la reine Victoria, fréquentant l'impératrice Élisabeth d'Autriche sur la Côte d'Azur, elle demeurait une grande figure du gotha européen.

Au début des années 1880, l'Impératrice quitta Camden Place, trop chargé de souvenirs, pour le domaine de Farnborough Hill, près de Londres. Elle y aménagea un petit musée dédié à ses chers disparus, fit ériger une église pour abriter leurs dépouilles et fonda une communauté monastique chargée de veiller sur eux. L'Impératrice séjournait aussi régulièrement en France sous le nom de comtesse de Pierrefonds. À Cap Martin, elle édifia une grande villa baptisée Cynos (la Corse en grec), plus lumineuse et plus gaie que Farnborough. Elle faisait également de grandes croisières à bord de son yacht, le *Thistle* (le chardon, emblème de l'Écosse de ses ancêtres). À son bord, elle assouvissait sa passion pour la mer et les voyages, des côtes de la Norvège jusqu'à celles de l'Égypte.

Les collections du musée de l'Impératrice permettent de découvrir la souveraine dans sa vieillesse, un aspect généralement moins connu de sa biographie. Souvenirs et photographies évoquent sa vie à Farnborough et à Cynos.



1. Corsage blouse, soie noire, mousseline brodée au plumetis, tulle et dentelle, porté par l'impératrice Eugénie vers 1900-1910, collection Ferrand, dépôt de la Ville de Compiègne, inv. IMP 810.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / J.-M. Anglès
2. Kirk & Sons, *Le Thistle au mouillage*, photographie, 22,8 x 27,8 cm, 1910, inscription de la main de l'impératrice Eugénie : « 3750 miles/ du 10 mai au 26 July 1910/ Eugénie », collection Ferrand, dépôt de la Ville de Compiègne, inv. IMP 287.
© Château de Compiègne / DR
3. Boîte à ouvrage au chiffre E couronné, chêne, frêne-olivier, buis, ébène, bois teintés (marqueterie de Nice), contient des bobines de fil chenille pour la tapisserie, 14,5 x 49 x 38 cm, dernier coffret dont l'impératrice Eugénie s'est servie à Farnborough Hill, collection Ferrand, dépôt de la Ville de Compiègne, inv. IMP 564.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / T. Le Mage
4. Comte Giuseppe Primoli (1851-1927) (attribué à), *L'Impératrice Eugénie assise, un chien sur ses genoux*, photographie, vers 1914, 9 x 9 cm, inv. C.2010.0.115.
© Château de Compiègne / DR

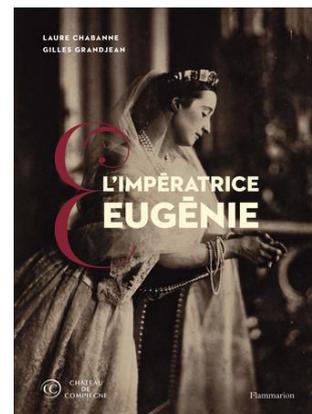
UN LIVRE POUR PROLONGER LA VISITE

Laure Chabanne et Gilles Grandjean,
L'Impératrice Eugénie. Collections du château de Compiègne,
préface de Rodolphe Rapetti, photographies de Pascaline Noack,
éditions Flammarion, 2020.

Relié, 220 x 300 mm, 208 pages, 150 illustrations, 35 €

En vente dans toutes les librairies ou sur :

<https://editions.flammarion.com>



RÉSUMÉ

Il y a cent ans, le 11 juillet 1920, disparaissait la dernière souveraine des Français, l'impératrice Eugénie. Cet ouvrage évoque le destin exceptionnel qui la conduisit de son Andalousie natale au trône impérial, puis à l'exil, au deuil et à la résilience. S'attachant à évoquer avant tout la femme, ses sentiments et l'évolution de son caractère, il met en lumière une personnalité forte et attachante de notre histoire.

Cette biographie s'appuie sur les riches collections du château de Compiègne, qui fut l'un des théâtres privilégiés de la vie de cour sous le règne de Napoléon III et qui abrite aujourd'hui deux musées consacrés à son règne et à la famille impériale. Les nombreux souvenirs relatifs à l'Impératrice rassemblés à Compiègne illustrent ses goûts et évoquent les moments les plus émouvants de sa vie. Sous le regard de la photographe Pascaline Noack, ces objets reprennent vie, guidant le lecteur sur les pas d'Eugénie.

LES AUTEURS

Laure Chabanne, conservateur en chef du Patrimoine, chargée des musées du Second Empire, et **Gilles Grandjean**, conservateur en chef honoraire du Patrimoine.

Photographies de **Pascaline Noack**, qui a réalisé de nombreux reportages pour la presse, *AD*, *Demeures historiques*, et a publié récemment un ouvrage consacré à Hubert Le Gall chez Flammarion.

SOMMAIRE DES EXTRAITS :

- *Mlle de Montijo rencontre Louis-Napoléon Bonaparte* (p. 15 et p. 20)
- *De la rencontre au mariage* (p. 23-24)
- *De la cage dorée des Tuileries au grand air de Biarritz* (p. 55)
- *Une mère presque comme les autres* (p. 61)
- *Un plaisir impérial : les bals costumés* (p. 111-112)
- *La fuite rocambolesque de l'Impératrice en septembre 1870* (p. 134-137)
- *La mort du Prince impérial* (p. 157-158)
- *Farnborough Hill, la demeure des souvenirs* (p. 171-172 et 178)
- *Une vieille dame toujours curieuse d'esprit* (p. 184 et p. 187)
- *Une grande figure du gotha européen* (p. 187)

Mlle de Montijo rencontre Louis-Napoléon Bonaparte (p. 15 et p. 20)

« La première fois que je vis Mlle de Montijo, c'est en 1849. [...] Elle était alors très belle, mais d'une beauté bizarre comme son caractère. [...] Eugénie de M. avait alors 22 ans, elle n'était ni grande ni petite, assez forte quoique très mince de la taille, des pieds petits et des mains admirables. Ses cheveux avaient été très rouges, ils étaient alors assez foncés et ce que les Anglais appellent Holborn [auburn], couleur que Titien affectionne dans ses peintures. Les sourcils et les yeux rapprochés et les coins extérieurs tombant, ce qui lui donnait un air mélancolique quand elle ne riait pas aux éclats. Ce rire était entraînant et enfantin : c'était un de ses grands charmes. Le visage très plein et un peu en poire par le bas, un cou, une poitrine superbes. Une peau éblouissante, le soir surtout, elle éclairait un salon. [...]

« Voilà le portrait exact d'E. de Montijo comme la nature l'avait faite. Mais elle inventa d'ajouter à la nature et aux cils clairs qu'elle lui avait donnés une peinture noire qui donnait à ses yeux un air étrange et qui, ne pouvant l'enlaidir, ne l'embellissait pourtant pas. C'était un genre, une manie d'étrangeté. Quand je lui disais que c'était ridicule, elle me disait : voulez-vous que je vous en fasse autant et que je vous en donne la recette, et elle riait comme une folle. »

L'auteur de ces lignes est l'artiste Édouard Odier. Il fit la connaissance d'Eugénie de Guzmán, appelée improprement en France Mlle de Montijo, alors qu'elle séjournait à Paris en 1849 avec sa mère. Les deux Espagnoles étaient des amies intimes de la famille de son épouse. Odier étant un peintre équestre réputé, la jeune femme lui demanda de faire son portrait à cheval. Elle fit venir de Madrid un harnachement et une tenue de maja qu'elle utilisait habituellement pour voyager, puis elle se rendit avec lui au cirque de Franconi, où il put la voir évoluer, ainsi vêtue, sur un cheval andalou. Cavalière émérite, elle avait beaucoup d'allure en selle, à tel point qu'une écuyère du cirque s'inquiéta de savoir qui était cette rivale.

[...]

Ce fut au printemps 1849, à l'époque où elle faisait faire son portrait par Odier, qu'Eugénie rencontra Louis Napoléon Bonaparte lors d'une réception donnée par la cousine de ce dernier, la princesse Mathilde. Né en 1808, il avait dix-huit ans de plus qu'elle. Sa réputation de dandy et de coureur de jupons n'était plus à faire. Son physique n'avait rien de particulièrement remarquable, mais ses manières étaient douces et élégantes. Il avait alors une maîtresse en titre, miss Howard, une ancienne actrice rencontrée à Londres, où il avait vécu en exil jusqu'à la révolution de 1848. Après deux coups d'État manqués contre le régime de Louis-Philippe, en 1836 puis en 1840, Louis Napoléon avait été emprisonné au fort de Ham, d'où il avait réussi en 1845 une évasion rocambolesque. Le neveu de Napoléon I^{er} avait toujours eu foi en son destin. Élu président de la République quelques mois plus tôt, il songeait désormais au moyen de se maintenir au pouvoir et de rétablir la dynastie napoléonienne.

De la rencontre au mariage (p. 23-24)

Le cheminement des sentiments de Louis Napoléon et d'Eugénie, de leur première rencontre jusqu'à l'autel, a fait couler beaucoup d'encre. Il garde pourtant une partie de son mystère. Le prince-président fut assurément aimanté au premier regard par la beauté singulière de la jeune fille. Croyant sans doute pouvoir facilement faire d'elle sa maîtresse, il l'invita à Saint-Cloud avec sa mère. Elles pensaient se rendre à une grande soirée : ce fut un dîner privé que Louis Napoléon voulut terminer en tête à tête avec Eugénie dans le parc. La manœuvre échoua, mais le prince avait dévoilé ses cartes et Maria Manuela se révéla non moins rouée que lui au jeu de la séduction. Elle sut entretenir sa frustration. Deux années durant, mademoiselle Eugénie revint à plusieurs reprises à Paris avec sa mère. Elle fut

régulièrement invitée à l'Élysée et chez la princesse Mathilde, qui assistait, amusée, au manège de son cousin et de la belle Andalouse. Odier appelait en riant sa jeune amie « Madame la Présidente » lorsque intervint le coup d'État du 2 décembre 1851. Louis Napoléon songeait-il pour autant déjà à s'engager ? Travaillant plus que jamais au rétablissement de l'Empire, il cherchait une princesse à épouser. Ces tractations diplomatiques qui se heurtèrent à l'hostilité des grandes puissances européennes étaient encore en cours lorsque Eugénie et sa mère revinrent à Paris en octobre 1852.

En décembre, peu avant Noël, Napoléon III les convia à passer quelques jours à Compiègne. Ce fut là qu'eut lieu l'épisode le mieux connu de leur romance. Lors d'une promenade matinale dans le parc du château, la jeune femme s'extasia devant un trèfle sur lequel brillaient des perles de rosée. Quelques jours plus tard, une broche d'émeraudes et de diamants en forme de trèfle scintillait sur sa poitrine. L'Empereur avait envoyé chercher ce bijou pour elle à Paris. Jusqu'à la mort de son époux, Eugénie devait le porter chaque soir, quelle que fût sa parure. En 1879, lorsque son fils voulut partir combattre au Zoulouland, elle ressortit ce talisman de son écrin pour le dîner qui précéda leurs adieux. Il était encore à son corsage le jour où elle apprit sa disparition. Les jours heureux s'étant définitivement enfuis, l'Impératrice remit le trèfle à la duchesse de Mouchy, la priant de le porter chaque jour en souvenir d'elle et de Napoléon III.

L'Empereur laissa courir encore pendant quelques jours les négociations en vue d'un mariage princier mais, lorsque Eugénie reçut le trèfle, sa décision était déjà prise. Était-ce un calcul politique pour affirmer l'indépendance de la France sur l'échiquier diplomatique hérité du traité de Vienne ? Fut-elle dictée par une passion effrénée dont l'assouvissement se heurtait depuis trop longtemps à la vertu de la jeune femme ? Maxime Du Camp rapporte (mais faut-il le croire ?) que Louis Napoléon serait allé jusqu'à s'introduire nuitamment dans sa chambre, alors qu'elle était son invitée dans une résidence impériale, et qu'il aurait été sagement éconduit. Si l'anecdote est douteuse, elle montre que les rumeurs allaient bon train. Un livre d'heures « d'après les manuscrits de la Bibliothèque Royale » offre en tout cas un indice précieux et inédit des sentiments de l'Empereur. Sur la page de garde, la main de Louis Napoléon a tracé une émouvante dédicace : « Mon Dieu, si vous me protégez, rendez-la heureuse. N. » Une date suit ces quelques mots, celle du 2 décembre 1852, jour du rétablissement de l'Empire. En les écrivant, c'était à la comtesse de Teba qu'il pensait. Il était pleinement conscient de la lourde charge qu'il s'appropriait à faire reposer sur ses belles épaules.

De la cage dorée des Tuileries au grand air de Biarritz (p. 55)

En épousant Napoléon III, Eugénie savait bien qu'elle acceptait de s'enfermer dans une cage dorée. À la veille du mariage, elle écrivait à sa soeur : « Bientôt je serai seule ici, sans amis ; toutes les destinées ont leur côté triste ; par exemple, moi qui étais folle à la seule idée de liberté, j'enchaîne ma vie : jamais seule, jamais libre, toute une étiquette de cour dont je serai la principale victime [...]. » Quelques semaines après la cérémonie, la comtesse de Montijo fut priée de regagner Madrid. L'Impératrice continua à entretenir une correspondance nourrie avec sa soeur. En 1855, elle fit l'acquisition d'un hôtel particulier aux Champs-Élysées et le fit restaurer par l'architecte Lefuel. Ce fut dans cette demeure, rebaptisée hôtel d'Albe, que logea sa famille en visite à Paris, et non auprès d'elle aux Tuileries.

Eugénie dut prendre l'habitude de passer ses journées avec le personnel féminin placé à son service, tout en se gardant de manifester un intérêt plus marqué pour l'une ou l'autre, de crainte de susciter des rivalités. Seule la présence à ses côtés de Pepa Narro, sa fidèle camériste, la rattachait à sa vie d'avant. L'étiquette l'autorisait à recevoir des visites privées le matin, mais aucun homme n'était admis dans ses appartements intérieurs. Le soir, aux Tuileries, elle dînait en compagnie de son époux et de leur service d'honneur. Une fois par semaine, l'Empereur recevait sa famille à sa table, heures sans joie pour son épouse. Le roi Jérôme et le prince Napoléon lui restaient ouvertement

hostiles. La princesse Mathilde lui faisait meilleure figure, mais les ragots contre l'Impératrice allaient bon train chez elle.

Cet isolement relatif dans la « belle prison » des Tuileries pesait à Eugénie. Elle aimait d'autant plus séjourner en agréable compagnie dans les autres résidences impériales. Le calendrier des déplacements de la cour s'établit dès les premières années du règne. De mai à août, le couple impérial s'installait à Saint-Cloud, faisant une escapade d'été à Fontainebleau. À la fin de la belle saison, Eugénie se rendait à Biarritz avec un petit groupe d'invités. Napoléon III allait parfois à Plombières ou à Vichy. Début octobre, la cour était de retour à Saint-Cloud avant le départ pour Compiègne, où elle passait généralement six semaines jusqu'à début décembre. Parmi ces villégiatures, Biarritz était particulièrement chère au cœur de l'Impératrice. Ayant compris l'importance pour son épouse de rester en contact avec ses racines espagnoles, Napoléon III lui fit construire dès 1854 une immense villa dans ce petit port qu'elle avait découvert avant son mariage. Eugénie pouvait y assouvir librement son goût pour les activités de plein air, longues promenades à pied, natation, sorties en bateau, prenant parfois des risques dont s'irritait l'Empereur.

C'est précisément à Biarritz que se situe l'un des portraits qui évoque le mieux le tempérament romantique et passionné de l'Impératrice. Vêtue d'une amazone de velours rouge à revers noir, elle s'est assise sur un rocher surplombant la plage pour contempler le tumulte de l'océan. Au loin, sous le ciel orageux, on aperçoit le phare de la pointe Saint-Martin, la plage du Miramar et la silhouette massive de la villa impériale. Les traits d'Eugénie n'ont plus leur plénitude juvénile – nous sommes en 1858 –, mais sous la souveraine au profil de camée antique perce encore la fière écuyère, plus à l'aise dans la nature que dans les soirées mondaines. On ignore dans quelles circonstances fut réalisé ce tableau, mais on l'imaginerait sans peine destiné à Prosper Mérimée, compagnon habituel de ces escapades au Pays basque.

Une mère presque comme les autres (p. 61)

Comme elle le disait elle-même, Eugénie avait la « religion des souvenirs ». Elle fit mouler à plusieurs reprises la main de Loulou. Cette pratique était à la mode : à Osborne House, demeure privée de la reine Victoria sur l'île de Wight, chacun des enfants royaux avait sa petite main de marbre. L'Impératrice garda aussi au fil du temps maints souvenirs de son fils liés à des circonstances particulières, notamment des vêtements. Elle conserva par exemple la robe de guipûre blanche ornée d'un large ruban écossais bleu et rouge qu'il portait pour son premier « portrait équestre » sur un cheval de bois. Quelques mois plus tard, Loulou fut incorporé au régiment des grenadiers de la garde impériale. Disdéri l'immortalisa alors en tunique et bonnet à poil. À compter de ce jour, l'Impératrice collectionna aussi ses uniformes.

Louis était appelé à un destin hors du commun, mais les photos-cartes de la famille impériale renvoient l'image d'une famille presque ordinaire : l'Empereur, sa femme et le petit prince... Eugénie y sort de sa réserve pour témoigner sa tendresse à son fils. Elle le touche affectueusement, l'embrasse, le cajole, tandis que Napoléon III le tient sur ses genoux. Ce fut à partir d'une photographie prise par Édouard Delessert, son ami d'enfance, que l'Impératrice fit faire en 1862 un charmant portrait du prince par Jumel de Noireterre, qui se trouvait dans ses appartements privés aux Tuileries. Loulou est vêtu avec soin d'un costume de soie noire, mais son air et sa pose n'ont rien de compassé. C'est bien le petit garçon espiègle et remuant décrit par les familiers de la cour.

Un plaisir impérial : les bals costumés (p. 111-112)

Si Eugénie pouvait être lasse de devoir paraître dans ses habits officiels d'impératrice, elle appréciait en revanche les bals costumés qui avaient lieu pendant la période du carnaval et après Pâques. Dès l'hiver 1853-1854, *Le Moniteur de la mode* notait que les soirées travesties étaient en vogue et que l'exemple était venu des Tuileries. On en donnait aussi dans les ministères, dans les ambassades ou chez les grands dignitaires, où les souverains pouvaient venir incognito et pratiquer le tutoiement de règle entre masques. En mars 1859, il y en eut même quatre en une semaine, ce qui faisait dire à Mme Baroche, l'épouse du président du Conseil d'État : « Tout s'explique : l'Impératrice les aime ! » Le goût d'Eugénie pour le déguisement datait de sa jeunesse espagnole et de ses petites expériences de théâtre mondain. Pour fêter ses dix-sept ans, sa mère avait organisé un superbe bal travesti, envoyant Mérimée courir les magasins d'accessoires de théâtre parisiens à la recherche de costumes d'Écossaise, de Cracovienne et de bergère rococo pour ses petites protégées. Cependant, il ne faudrait pas voir dans la multiplication des mascarades sous le Second Empire la simple lubie d'une souveraine frivole. Ce genre de divertissement n'était pas inédit dans les cours européennes. Paris se souvenait encore du bal du carnaval de 1829 où la duchesse de Berry avait dansé le quadrille en Marie Stuart. La reine Victoria avait organisé trois grandes soirées historiques à Buckingham Palace : un bal masqué Plantagenêt en mai 1842, un bal poudré d'époque géorgienne en 1845, et un bal *Restoration* (Charles II) en 1851. Les fêtes du Second Empire n'imposaient pas une thématique aussi précise aux invités, mais certaines comportaient des entrées et des intermèdes où la cour se donnait en spectacle, comme à l'époque de Louis XIV. Le quadrille des Éléments fut ainsi dansé par seize dames, dont la princesse de Metternich, lors d'un bal donné le 24 avril 1860 à l'hôtel d'Albe en l'honneur de la sœur de l'Impératrice. En février 1863, ce fut un quadrille sur le thème des Abeilles qui ravit les invités des Tuileries. On put voir douze jeunes femmes sortir de quatre ruches dorées et exécuter un ballet réglé par Louis Mérante, danseur de l'Opéra. L'invention et la confection des décors et des costumes donnaient beaucoup d'ouvrage aux grandes maisons parisiennes, notamment au couturier Worth, et les journaux ne manquaient pas de s'en faire l'écho.

Historiques ou exotiques, les costumes choisis par l'Impératrice devaient lui permettre de se parer selon son rang. Lors du bal du quadrille des Abeilles, elle fut particulièrement éblouissante en dogaresse du XVI^e siècle. Son corsage lamé or était orné d'une résille où se mêlaient fausses pierres et diamants de la Couronne. En février 1866, son apparition en Marie-Antoinette fut en revanche moins appréciée. Selon Mme Baroche, un masque osa même lui dire : « Votre costume est des plus vrais, gare aussi la tête. »

La fuite rocambolesque de l'Impératrice en septembre 1870 (p. 134-137)

Il fallait maintenant sauver l'Impératrice ; elle n'avait en effet pas pris la mesure des mouvements de la foule qui se massait autour des Tuileries. Ceux du cercle de ses fidèles et de sa Maison qui étaient présents à Paris accoururent pour la soutenir. Elle fit ses adieux et renvoya tout le monde, serviteurs et courtisans. Elle n'était plus entourée que du ministre de l'Intérieur, du prince de Metternich, ambassadeur d'Autriche, du chevalier Nigra, ambassadeur d'Italie, et, seule de sa suite, de Mme Lebreton, sa lectrice et confidente. Le petit groupe quitta alors le palais en passant par la Grande Galerie du Louvre. En chemin ils rencontrèrent le sous-régisseur des Tuileries, M. Trannois : « À l'extrémité de la galerie une porte vient à s'ouvrir sur le pavillon de Flore : le prince de Metternich, une couverture de voyage toute sanglée à la main, apparaît, attirant dans les ténèbres une femme recouverte d'un water-proof marron, voilée d'un tissu de même couleur, très épais, et tenant par la bride un chapeau rond de voyage, de la droite une ombrelle verte à volants ; cette femme qui s'avance péniblement et comme à regret, c'est l'Impératrice. » « Puis, comme ses amis la quittaient et qu'elle se disposait à reprendre sa course, elle leva les yeux et aperçut devant elle le fameux tableau de Géricault : Le Radeau de la Méduse. Elle resta immobile quelques secondes, incapable d'en

détacher les yeux. "Comme c'est étrange !" dit-elle à mi-voix. Et, depuis, elle a souvent répété, à moi et à d'autres : "Comme c'est étrange que ce tableau soit le dernier que j'aie regardé au musée du Louvre". » Elle écrira le 11 septembre à sa mère : « Mais je tiens à ce que tu saches que je ne suis partie qu'après la proclamation de la République et lorsque j'ai été envahie aux Tuileries. Je n'ai donc pas déserté mon poste [...]. »

Ils sortirent du Louvre par le passage sous la colonnade, place Saint-Honoré. Parmi la foule, le chevalier Nigra parvint à arrêter un fiacre où il fit monter précipitamment les deux femmes devenues fugitives, partant sans bagages et, plus grave, avec très peu d'argent. L'Impératrice n'avait pas d'argent et elle ne pouvait compter que sur la monnaie qui se trouvait dans le sac à main de Mme Lebreton et sur un billet de 500 francs que Filon avait glissé à cette dernière. C'est finalement au domicile du dentiste américain de la famille impériale, le docteur Evans, que les deux fugitives trouvèrent refuge. L'Impératrice ayant décidé de se rendre en Angleterre, le docteur les conduisit à Deauville. [...]

La traversée sur le yacht de sir John Burgoyne fut épouvantable et dura une vingtaine d'heures, par une mer démontée que l'Impératrice supporta mais qui plongea Mme Lebreton dans une frayeur sans nom. Ils arrivèrent le 8 septembre à 4 h 30, au port de Ryde, sur l'île de Wight. Ayant appris par la presse que le Prince impérial était à Hastings, l'Impératrice s'y rendit le jour même et retrouva son fils.

Le docteur Evans n'avait pas quitté l'Impératrice et, disposant d'une confortable fortune, s'efforçait d'améliorer la situation de la souveraine déchuë, momentanément privée de moyens et précairement installée dans le modeste Marine Hotel, à Hastings. En fait, Evans connaissait de longue date Napoléon III dont il avait la confiance. L'Empereur l'avait notamment chargé de veiller secrètement sur un fils illégitime, Arthur Hugenschmidt (1862-1929). Il trouva une gentilhommière de style georgien située dans le Kent, à une vingtaine de kilomètres de Londres, dans un environnement agréable et protégé qui convint à l'Impératrice : Camden Place à Chislehurst. Elle aurait peut-être été moins charmée si elle avait su que son propriétaire, Mr Strode, était l'ancien fondé de pouvoir de miss Howard, ex-maîtresse de Louis Napoléon qui connaissait peut-être déjà la maison. Le loyer consenti était modéré, 6 000 francs. De son aveu, l'Empereur ne disposait que de 260 000 francs. Très vite, il vendit au gouvernement italien le palais des Césars, à Rome, pour 600 000 francs ; il remit la moitié de cette somme à Eugénie, se réservant le reste pour ses besoins et pour distribuer des secours aux prisonniers français. [...]

La mort du Prince impérial (p. 157-158)

La confusion régnait dans le camp. Le prince devait être placé sous les ordres d'un officier expérimenté dans ce genre de guerre mais qui fut chargé d'une autre mission, et son groupe partit sous le commandement du capitaine Carey. Arrivée en milieu d'après-midi dans une petite vallée, la troupe mit pied à terre pour une halte ordonnée par Carey, sans prendre les précautions d'usage. Les chevaux furent dessellés et lâchés pour brouter dans un champ de maïs. Il était près de quatre heures quand l'homme chargé de veiller sur les chevaux vint annoncer qu'il avait vu une tête noire émerger de la brousse. Ordre fut donné de se préparer au départ. C'est alors qu'une cinquantaine de Zoulous s'élançèrent des hautes herbes en poussant leur cri de guerre ; ce fut la panique. Les chevaux se cabrèrent, certains s'échappèrent, celui du prince se déroba au moment où il voulut le monter. Il courut à côté de l'animal en le retenant par l'étrier et la selle. Le harnachement finit par céder et le prince fut projeté à terre et blessé au bras droit par le sabot de sa monture. Il était seul, abandonné par le groupe en fuite emmené par Carey. Il se releva pour faire face à ses assaillants sur lesquels il tira sans les atteindre avant d'être transpercé de dix-sept coups de sagaie, tous par-devant. Les Zoulous eux-mêmes racontèrent plus tard le combat, témoignant du courage du jeune guerrier. Ils le dépouillèrent comme de coutume de ses vêtements, mais lui laissèrent sa chaîne et ses médailles prises pour des amulettes : c'était une marque de respect dû à l'ennemi courageux. Le corps fut récupéré le lendemain et ramené solennellement au camp d'Itezezi où il fut embaumé avant d'être acheminé à Maritzburg. Uhlmann, anéanti,

eut à identifier la dépouille de son jeune maître qu'il ne quitta plus jusqu'à son retour en Angleterre. Au Cap, le cercueil fut transféré sur le navire de guerre H.M.S. Oronte et placé dans une chapelle ardente après une ultime cérémonie sur le pont du vaisseau.

Le 2 juin, la nouvelle du drame avait été transmise par bateau à Madère d'où elle fut câblée à Londres, le 19 juin. Immédiatement informée, la reine envoya à Camden lord Sidney pour que l'Impératrice n'apprenne pas l'affreuse nouvelle par les journaux du matin. Avec le duc de Bassano, ils allèrent trouver l'Impératrice qui s'exclama : « Il est malade... Il est blessé ?... Je vais partir ! Encore le silence, et l'effondrement. Elle savait tout sans qu'un mot eût été prononcé. » Le 23 juin, la reine Victoria vint en visite de condoléances, avec sa fille Béatrice : « La conduite de la chère Impératrice Eugénie est au-delà de tout éloge. Sa résignation, sa soumission patiente et sans plainte à la volonté de Dieu, sa conviction que cela n'aurait pu être autrement, et l'absence totale de toute idée de blâmer d'autres personnes, tout cela est admirable. Mais son cœur est brisé et sa pauvre santé semble très ébranlée. Elle ne peut rien manger et elle dort à peine. Mais comment pourrait-il en être autrement. » [...]

L'Oronte arriva le 10 juillet, le corps fut déposé à Woolwich avant d'être transféré à Camden, après que le cercueil eut été définitivement fermé pour que l'Impératrice ne vît pas le corps. Rouher, Pietri et Bassano se chargèrent de l'organisation des funérailles. Pour la deuxième fois, le hall fut transformé en chapelle ardente. Après avoir veillé pendant une nuit au pied du cercueil, l'Impératrice se retira et ne parut pas à la cérémonie, le 12 juillet. La reine Victoria et la princesse Béatrice assistèrent, dans une tribune spécialement aménagée, au départ du convoi, les princes tenant les cordons du poêle. Le testament du prince désignait le fils aîné du prince Napoléon, le prince Victor, pour lui succéder à la tête de la maison impériale. L'Impératrice allait à nouveau être soupçonnée par le prince Napoléon, bien que personne, excepté Rouher, n'eût connaissance de cette importante décision dynastique. À la fin du mois de septembre, la reine Victoria invita Eugénie à Balmoral où elle mit à sa disposition une petite maison située dans le parc afin qu'elle ne fût pas importunée. Elle se retrouvait en Écosse, comme après la mort de la duchesse d'Albe, pour entamer un impossible deuil.

Farnborough Hill, la demeure des souvenirs (p. 171-172 et 178)

De retour en Angleterre, elle dut prendre en main ses chantiers de Farnborough pour que les travaux avancent plus vite. L'aménagement à peine terminé, la reine vint découvrir la nouvelle résidence de son amie, en mars 1884. À son habitude elle en a laissé une description détaillée : « On arrive par un pavillon d'entrée que l'Impératrice a fait construire et on parcourt un joli parc jusqu'à la maison, qui a un air imposant, avec une tourelle. C'est un bâtiment de briques blanches, avec des poutres et des combles sur pignons, dans le vieux style anglais. Après avoir traversé le hall, où se trouve le célèbre tableau de Winterhalter, représentant l'Impératrice avec ses dames d'honneur, elle nous a amenées dans un petit salon arrangé en cabinet de toilette, mais qui est son boudoir. Ceci donne sur une charmante petite salle de séjour, qu'elle a fait ajouter, avec une grande fenêtre qui forme une embrasure, et devant laquelle elle a planté des herbes et d'autres plantes qu'elle a fait transporter du Zoulouland, aussi bien que des violettes de Sainte-Hélène. Au milieu se trouve une statue du cher Prince impérial, tout enfant. Accroché au mur, il y a un très beau portrait de l'Empereur, merveilleusement ressemblant, et d'autres tableaux et portraits. Cette pièce donne sur un autre petit salon avec son portrait par Winterhalter. Il y a un petit canapé tapissé en satin mauve orné de fleurs roses, tissu, m'a dit l'Impératrice, de la dernière robe qu'elle a portée aux Tuileries. Nous avons déjeuné dans une belle salle à manger, au bout d'un couloir qu'elle a entièrement fait construire ; ce corridor abrite quelques très beaux tableaux, parmi lesquels les portraits de sa sœur, la duchesse d'Albe, et la duchesse de Mouchy par Winterhalter, et plusieurs bustes de la famille Bonaparte. La salle à manger est grande, avec des tapisseries, des boiseries et un beau parquet. Après le déjeuner, l'Impératrice nous a fait visiter les autres pièces au rez-de-chaussée.

Le grand salon a un portrait de la Reine Hortense, ainsi que ceux du Roi Louis, de l'Impératrice Joséphine et de l'Impératrice Marie-Louise etc. et plusieurs vestiges du passé qui ont été bienheureusement sauvés. Alors, nous sommes entrés dans la pièce que l'Impératrice a ajoutée, qui reproduit la forme et les dimensions de celle du Prince à Chislehurst, et dans laquelle sont gardés tous les objets de son enfance, y compris le très beau berceau donné par la Ville de Paris, ses vêtements, son épée, et tout ce dont il se servait à Chislehurst. »

La description ne saurait être plus précise, elle correspond à un ensemble de photographies de Léon Mniszech (1849-1901) reliées dans un album daté de 1889 sous une couronne impériale. Parmi les aménagements et agrandissements importants qu'elle avait ordonnés, il y avait la reconstitution de l'appartement du prince à Camden. Juste après la mort du prince, elle avait déjà transformé sa chambre en une sorte de mémorial ; elle l'avait montré à la reine qui lui faisait une dernière visite à Chislehurst, en avril 1881 : « Le lit était couvert de couronnes [à côté] se trouvait son berceau, restitué par la France à l'Impératrice... Elle m'a montré une très belle armoire en ébène qu'elle avait fait faire pour contenir l'uniforme du prince, sa selle, etc. » Farnborough était en soi une sorte de mémorial où l'Impératrice avait regroupé les souvenirs dynastiques et personnels que lui avait rendus le Gouvernement français. Toutes ces photographies, ces bibelots plus ou moins précieux multipliaient à l'infini le souvenir de ses proches disparus. Selon Filon, Farnborough semblait toujours en deuil : « L'étranger qui s'en approche doit sentir, il me semble, qu'une grande existence, frappée de coups terribles, s'est réfugiée là et, lentement achève de mourir. »

Une vieille dame toujours curieuse d'esprit (p. 184 et p. 187)

À partir des années 1890, nous ne possédons plus de photographies posées de l'Impératrice. Seuls des instantanés la représentent, généralement pris par des proches, le comte Primoli et Hugenschmidt en particulier. À l'occasion de la visite à Cynros de Mlle Bartet, en avril 1907, elle nous apparaît telle que le jeune Daudet l'a dépeinte. Julia Bartet, « la Divine », gloire du Théâtre Français, vint lui réciter des vers sur la terrasse de Cynros. [...] Son entourage lui ménageait ce genre de distraction qui satisfaisait son insatiable curiosité et la distrait de ses penchants mélancoliques. C'est ainsi que le 23 janvier 1902 elle alla visiter le hangar de Santos-Dumont pour admirer le dirigeable que lui présenta le célèbre aérostier qu'elle reçut à la même époque, à Cynros. Nous l'avons souligné, tout ce qui était nouveau la fascinait. Elle mit son yacht à la disposition de Marconi pour des expériences de transmission sans fil entre Nice et la Corse, en échange du premier message transatlantique par radio ; finalement elle eut le deuxième, le 12 décembre de la même année, après celui transmis à Édouard VII. En 1907, à Cynros, elle surprit Filon venu lui rendre visite : « Je vous ferai entendre tout à l'heure mon gramophone, qui me fait entendre des opéras tout entiers. » Elle fit installer l'électricité à Farnborough dès 1908. Le 11 septembre 1909, elle se rendit sur le terrain d'aviation de Farnborough, pour découvrir un avion ultramoderne, surnommé « Cathedral » en raison de son envergure, de l'Américain Samuel Franklin Cody, pionnier de l'aviation, dont les exploits la passionnaient et qu'elle se fit, cette fois encore, présenter.

Une grande figure du gotha européen (p. 187)

La vie s'écoulait pour la vieille dame toujours entourée par sa « petite cour », dans une atmosphère à la fois formelle et familière. Les visites des têtes couronnées, surtout lorsqu'elle résidait à Cynros, venaient rappeler sa haute position, elle qui ne supportait pas qu'on l'appelât l'ex-impératrice : « je suis certes l'ex impératrice des Français, mais je suis l'impératrice Eugénie », disait-elle. Pour les souverains qui venaient tous lui rendre hommage, elle faisait figure d'aïeule de la famille. Elle était liée par tradition aux nouveaux souverains britanniques et russes, par liens familiaux aux cours du Nord, et par une affection toute particulière à la famille régnante d'Espagne. Elle avait

beaucoup de sympathie et d'admiration pour la reine Marie-Christine qui avait assuré la régence pendant la minorité d'Alphonse XIII, le fils posthume d'Alphonse XII. Lorsqu'il fut question de marier le souverain espagnol, Eugénie intervint probablement pour que le choix se portât sur Victoria de Battenberg, la fille de Béatrice d'Angleterre pour qui le Prince impérial avait eu de l'inclination. La jeune femme étant protestante, elle devait se convertir au catholicisme pour devenir reine d'Espagne. Elle choisit l'Impératrice pour marraine et accola Eugenia à son prénom, et devint, en 1906, la reine Victoria-Eugenia. L'Impératrice lui légua les sept fabuleuses émeraudes du cercle de la couronne de Napoléon III.

PROGRAMMATION CULTURELLE

VISITE LIBRE

Les mercredis, jeudis, samedis et dimanches

Jusqu'au 1^{er} novembre : 10h – 12h

Du 2 novembre au 14 mars : 10h – 12h et 16h15 – 18h

JEUNE PUBLIC

[Visiteur en herbe]

Photographe d'un jour

Avec cette visite-atelier, apprenez-en plus sur la technique de la photographie et essayez-vous au rôle de photographe.

Stage sur deux jours : 13 et 15 avril - 20 et 22 avril à 15h30 – Durée : 2 h

9€ par séance et par enfant. Adulte accompagnateur obligatoire (gratuit)

De 7 à 12 ans. 12 enfants max.

De la photosculpture à l'impression 3D

Dès le Second Empire, des figurines sont réalisées d'après des photographies. Les adolescents sont invités à découvrir ces techniques d'une manière plus ludique.

11, 14 et 21 avril à 15h30 – Durée : 2h

9€ par séance et par enfant. Adulte accompagnateur obligatoire (gratuit)

De 13 à 17 ans. 12 enfants max

TOUT PUBLIC

[Voir en dessinant]

L'impératrice Eugénie

Accompagnés d'un professeur de dessin, le visiteur est invité à regarder différemment les œuvres et à laisser libre cours à son imagination.

2 et 30 avril à 15h30 – Durée : 2h

De 6 à 13 ans : 8€ par séance

À partir de 14 ans : 10€ par séance

[Visites théâtralisées]

À la rencontre d'Eugénie

Eugénie se souvient avec émotion de ses séjours à Compiègne et de son incroyable destin d'impératrice. Grâce à une compagnie théâtrale, cette visite immersive permet de marcher dans les pas de la dernière Impératrice des Français au travers de l'évocation des Séries et des personnages marquants du Second Empire.

9 et 23 avril à 14h30 et à 16h – Durée : 1h

5 € en supplément du billet d'entrée au tarif réduit

[Visites contées]

Eugénie et le Prince impérial

Les histoires de la Famille impériale sont contées à nos jeunes visiteurs.

16 et 30 avril à 16h – Durée : 1h

5€ en supplément du billet d'entrée au tarif réduit

[Escapade en famille]

Eugénie, qui êtes-vous ?

Cette visite permet de connaître des différentes facettes d'Eugénie : impératrice, épouse et mère.

3 avril 2021 à 16h30 – Durée : 1h

5€ en supplément du billet d'entrée au tarif réduit

PUBLIC ADULTE

[Hors-circuit]

Musée de l'Impératrice

En sortant du parcours de visite, le visiteur participe à une visite insolite du musée.

10, 17 et 24 avril à 16h30 – Durée : 1h

5€ en supplément du billet d'entrée au tarif réduit

WEEK-END SPÉCIAL AUTOUR DE L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE : DU VENDREDI 1^{ER} AVRIL AU LUNDI 4 AVRIL 2022

Conférence de Jean des Cars - 1^{er} avril 2022 à 18h

Dans son livre *Eugénie, la dernière Impératrice*, Grand Prix de la Fondation Napoléon, traduit en plusieurs langues (Éditions Perrin), Jean des Cars apporte de nombreuses révélations sur Eugénie, cette impératrice d'une infinie générosité, pionnière du féminisme, complice de l'unité italienne, lectrice favorable à Flaubert, passionnée de spiritisme, une femme éclairée qui encourage les recherches de Pasteur.

Accès inclus dans le droit d'entrée au Château sans supplément

Musique au château

Un communiqué spécifique à la programmation musicale sera prochainement envoyé. Les programmes de chaque concert sont disponibles sur notre site internet.

Hommage à l'Impératrice Eugénie I : la France

Samedi 2 avril à 17h

- Marion Tassou, mezzo-soprano
- Ismaël Margain, piano
- Tom Almerge-Zerillo, violoncelle
- Ludivine Moreau, flûte
- Pierre-Antoine Codron, alto
- Léo Doumène, harpe

Hommage à l'Impératrice Eugénie II : l'Espagne

Samedi 2 avril à 20h

- Jean-Philippe Collard, piano

Hommage à l'Impératrice Eugénie III : l'Italie

Dimanche 3 avril à 11h

- Marion Tassou, mezzo-soprano
- Angèle Legasa, violoncelle
- Quatuor Confluence
- Charlotte Saluste-Bridoux, Lorraine Campet, violon
- Pierre-Antoine Codron, alto
- Tom Almerge-Zerillo, violoncelle

Concert : 25 € / Tarif réduit* : 15 €

* Groupes à partir de 10 personnes, adhérents des sociétés d'Amis du Château, chômeurs et RSA

Tarif jeune (13-26 ans) : 10 €

Gratuit jusqu'à 12 ans

Pass week-end (3 concerts) : 65 € / Tarif réduit* : 40 €

Renseignement / réservations : 03 44 38 47 35 - chateau.compiegne@culture.gouv.fr

Colloque *L'Impératrice Eugénie et les arts* - le 4 avril 2022 de 9h30 à 16h

Sous le Second Empire, le château de Compiègne fut l'un des lieux privilégiés où s'exprima le goût de l'Impératrice, notamment sa passion pour la décoration intérieure. Lors de cette journée d'études, d'éminents spécialistes du XIX^e siècle évoqueront les différentes facettes des relations qu'Eugénie entretint avec les arts : l'aménagement de ses résidences, ses commandes de bijoux ou encore ses portraits sculptés.

Programme complet sur le site chateaudecompiegne.fr

Réservation : reservation.compiegne@culture.gouv.fr

Accès inclus dans le droit d'entrée au Château sans supplément

PARCOURS DEDIÉ AU MUSÉE DE L'IMPÉRATRICE SUR L'APPLICATION MOBILE DU CHÂTEAU DE COMPIÈGNE

Téléchargez l'application mobile du Château disponible gratuitement sur l'AppStore et le GoogleStore.

Plusieurs parcours sont disponibles, dont un parcours sur le Musée de l'Impératrice (à partir du 16 mars 2022).

SÉLECTION DE VISUELS

Tous les visuels de ce dossier de presse sont disponibles en haute définition sur demande auprès du [service communication par mail](#).

L'œuvre doit être reproduite dans son intégralité, ne doit être ni taillée, ni coupée, et aucun élément ne doit y être superposé. Chaque photographie doit être accompagnée de sa légende et du crédit photographique appropriés.

Autorisation de reproduction uniquement dans le cadre de la réouverture du Musée de l'Impératrice. Toutes les images numériques fournies devront être détruites après leur utilisation.



Vue de la loge 1 (détail) : les souvenirs de l'Impératrice : corsage et chaussures portés lors de son mariage, moulage de la main du Prince impérial enfant, photographie de sa sœur sur son lit de mort
© Château de Compiègne / C. Schryve



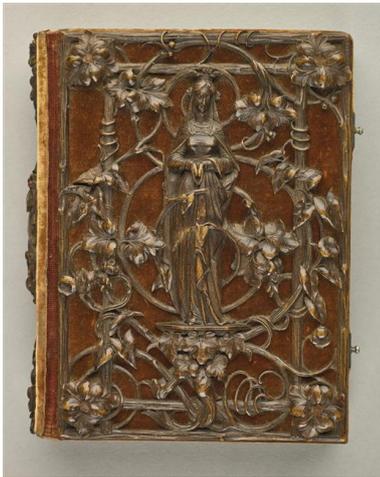
Vue de la loge 4 (détail) : la garde-robe de l'impératrice Eugénie : Sur la cheminée, *Le Prince impérial et le chien Néro*, d'après Jean-Baptiste Carpeaux
© Château de Compiègne / C. Schryve



Vue du cabinet d'arts graphiques
Accrochage : les portraits photographiques de l'impératrice Eugénie
© Château de Compiègne / C. Schryve



Boléro andalou,
drap marron, applications de drap de différentes couleurs, soutaches, passementerie,
porté par la comtesse de Teba en 1849,
inv. C.34.010.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / S. Maréchalle



Livre d'heures d'après les manuscrits de la Bibliothèque royale, Paris, Engelmann et Graf, 1846-1849,
reliure de velours rouge, ornements sculptés en buis attribués à Michel Liénard,
doublure de moire rouge,
ouvrage offert à la comtesse de Teba par Napoléon III,
inv. C.2016.001.
Sur la page de garde, note de la main de l'Empereur, le 2 décembre 1852 : « Mon Dieu, si vous me protégez, rendez-la heureuse. »
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / S. Maréchalle



Eugène Lami (1800-1890),
Mariage civil de Napoléon III aux Tuileries,
aquarelle,
35,5 x 51 cm,
1853,
inv. C.2003.007.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / F. Raux



Mayer et Pierson, photographes, Marck, retoucheur,
L'Impératrice Eugénie en costume de dogaresse du XVI^e siècle,
épreuve sur papier albuminé retouchée à l'huile, 17,5 x 12 cm,
vers 1863,
inv. C.2012.009.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / S. Maréchalle



Tenue d'amazone d'été,
toile blanche, boutons en nacre,
portée par l'impératrice Eugénie dans les années 1850,
collection Ferrand,
dépôt de la Ville de Compiègne,
inv. IMP 806.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / J.-M. Anglès



Émile Defonds,
L'Impératrice Eugénie à Biarritz,
huile sur toile, 54 × 65 cm,
1858,
inv. C.48.029
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / J.G. Berizzi



Éventail,
orfèvrerie, perles, verroterie, plumes d'autruche, 55 × 40 cm,
1860, offert à l'impératrice Eugénie par les dames juives d'Alger en
septembre 1860,
inv. FPN 4432
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / F. Raux



Gustave Le Gray (1820-1884),
L'Impératrice Eugénie agenouillée sur un prie-dieu à Saint-Cloud,
photographie sur papier salé encaustiqué, 22,9 × 29,7 cm,
été 1856,
inv. C.71.153
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / F. Raux



Robe de bébé,
linon brodé, dentelle de Valenciennes, taffetas de soie bleue, nacre,
H. 53 cm,
offerte au Prince impérial en 1856, inv. C.2021.004.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / S.Marechalle



Antoine Valentin Jumel de Noireterre (1824-1902),
d'après une photographie d'Édouard Delessert (1828-1898),
Le Prince impérial enfant,
huile sur bois, 19,8 x 14,6 cm,
1862,
provient des appartements de l'impératrice Eugénie aux Tuileries, inv.
C.75.001
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / F. Raux



George Goodwin Kilburne (1839-1924),
La Chambre où est mort Napoléon III à Camden Place,
aquarelle et rehauts de gouache sur papier, 28,8 x 37,8 cm,
1873,
inv. C.2012.007/2
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / A. Didierjean



James Tissot (1836-1902),
L'Impératrice Eugénie et le Prince impérial dans le parc de Camden Place,
huile sur toile, 105 x 150 cm,
hiver 1874-1875,
inv. C.38.2557
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / F. Raux



Selle,
cuir naturel, acier, marque « Loiseau à Paris »,
70 x 60 x 50 cm,
utilisée par le Prince impérial pendant l'expédition du Zoulouland,
inv. FPN.4611-4612-4613.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / R. Prat



Paul Jamin (1853 – 1903),
Mort du Prince impérial au Zoulouland. 1^{er} juin 1879,
huile sur toile,
1882, 105 x 141 cm,
dépôt du château de Versailles,
inv. MV 5707.
© RMN-GP (domaine de Compiègne) / J. Hutin



Valise,
cuir naturel, 41,5 x 54 x 40 cm,
contient l'équipement emporté par le Prince impérial au Zoulouland
(trousse de toilette, carte, carnets, briquet, médicaments, etc.),
inv. FPN.4652.

© RMN-GP (domaine de Compiègne) / R. Prat



Prosper d'Épinay (1836-1914),
Buste du Prince impérial mort, modello,
terre cuite,
entre 1879 et 1881,
présentée au Salon de 1881,
inv. C.2005.010.

© RMN-GP (domaine de Compiègne) / D. Arnaudet



Comte Giuseppe Primoli (1851-1927) (attribué à),
L'Impératrice Eugénie assise, un chien sur ses genoux,
photographie, 9 x 9 cm,
vers 1914,
inv. C.2010.0.115

© Château de Compiègne / DR

INFORMATIONS PRATIQUES

Ouverture du Château

- Tous les jours de 10h à 18h (dernière admission : 17h15)
- Fermeture le mardi, le 1^{er} janvier, le 1^{er} mai et le 25 décembre

Droit d'entrée

- Individuel : 7.50€ - tarif réduit : 5,50€ (+2€ en période d'exposition)
- Gratuit pour les moins de 26 ans, les adhérents des sociétés d'amis du musée et le 1^{er} dimanche de chaque mois pour tous

Accès



En train

Paris Gare du Nord – Compiègne (40 mn) ;
puis 10 min à pied de la gare, ou bus gratuits
(ligne 1 et 2, arrêt Saint Jacques)

En voiture

Depuis Paris : Autoroute A1, 80 km, 1 h, sortie n° 9 ou n° 10
Depuis Lille : Autoroute A1, 150 km, 1 h 30, sortie n° 10

A propos du Château de Compiègne

Le Château de Compiègne est un haut-lieu de la vie de cour et de l'exercice du pouvoir.

Construit par Charles V, tous les rois de France jusqu'à Louis XIV y ont séjourné, témoignant ainsi de l'importance de ce lieu. Louis XV détruit le château original pour mieux le reconstruire, puis Louis XVI poursuit son édification. Il sera réaménagé sous Napoléon Ier et Napoléon III.

L'originalité et la beauté du plus grand château néo-classique français, la qualité de ses décors intérieurs et de son mobilier, font de lui un ensemble unique. Aux côtés de Versailles et de Fontainebleau, le Château de Compiègne est l'une des trois plus importantes résidences royales et impériales françaises.

Classé au titre des monuments historiques, le Château de Compiègne offre aux visiteurs la découverte des Appartements royaux et impériaux, ainsi que plusieurs musées : le Musée du Second Empire, le Musée de l'Impératrice, le Musée national de la Voiture et un parc labellisé « Jardin remarquable ».

A propos du Musée du Second Empire

Au Musée du Second Empire, tableaux, sculptures, mobilier et objets d'art, se mêlent comme ils le faisaient dans les résidences impériales, créant une atmosphère de luxe raffiné. Le célèbre tableau *L'Impératrice Eugénie entourée de ses dames d'honneur* (1855), par Franz Xaver Winterhalter, offre la meilleure introduction à l'ère des crinolines. Parmi les œuvres des artistes les plus célèbres en cette époque, tels Alexandre Cabanel ou Eugène Fromentin, se détachent tout particulièrement un ensemble de sculptures de Jean-Baptiste Carpeaux, qui fut convié aux « séries »

de Compiègne. Des objets d'exception évoquent les arts décoratifs fastueux du temps des premières Expositions universelles. Certains proviennent du château, d'autres des résidences impériales détruites de Saint-Cloud et des Tuileries, d'autres encore de familiers de la cour.

A propos du Musée de l'Impératrice

Le Musée de l'Impératrice révèle la vie intime des souverains. Cette collection, initiée par le docteur Ferrand et donnée à la Ville de Compiègne en 1951, rassemble d'émouvants témoignages du quotidien d'une famille au destin exceptionnel, de la naissance de l'Empire à l'exil en Angleterre après 1870. Les descendants de la maison impériale l'ont enrichie de nombreux objets pieusement conservés par l'impératrice Eugénie elle-même, comme des reliques d'un passé appartenant à l'histoire nationale.

En savoir plus

Notre site internet : chateaudecompiegne.fr

Suivez-nous sur les réseaux sociaux : [Facebook](#) – [Twitter](#) – [Instagram](#) – [YouTube](#)

Contact Presse

Adeline DERIVERY

Chef de service communication

Musées et domaine nationaux des châteaux de Compiègne et Blérancourt - chateaudecompiegne.fr

Tél : 03.44.38.75.92 – Courriel : adeline.derivery@culture.gouv.fr